

La nature incertaine de nos vérités

Jacques Mackay

Volume 9, Number 1, June 1984

Pratique analytique et psychose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030229ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030229ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mackay, J. (1984). La nature incertaine de nos vérités. *Santé mentale au Québec*, 9(1), 184–185. <https://doi.org/10.7202/030229ar>

LA NATURE INCERTAINE DE NOS VÉRITÉS

«Faut pas jouer au yoyo avec moi,
dit le yoyo, je cherche la stabilité.»
Anonyme

Sans l'avoir, me semble-t-il, particulièrement recherché, le dernier numéro de *Santé mentale au Québec*, *Enfant et famille*, met en lumière de façon particulièrement judicieuse l'approche multi-dimensionnelle qui devrait inspirer désormais nos réflexions et nos recherches dans le domaine de la santé mentale.

Nous ne sommes pas si éloignés encore de l'époque du dogmatisme scientifique où faisait loi la recherche de la certitude avec son cortège de vérités démontrées. On sait que même les sciences dites exactes reconnaissent maintenant la notion de relativité. Les sciences de l'homme, surtout dans la mesure où elles ne peuvent pas recourir à des expérimentations contrôlées, ont toujours souffert d'un certain complexe d'incertitude. Le mécanisme de défense le plus utilisé pour lutter contre cette frustration devant la nature insaisissable des problèmes a été, et demeure encore, l'adhésion farouche à une seule hypothèse explicative. Toutes les réflexions, toutes les données observables servent alors à étayer la bonne hypothèse, comme autant d'eau qu'on apporte au moulin.

Face au dogmatisme des écoles de pensée, l'approche multi-dimensionnelle représente la seule perspective véritablement scientifique devant des phénomènes qui ont comme caractéristique principale de ne pouvoir, en aucune façon, être complètement cernés par quelque théorie que ce soit.

Sans prétendre, en si peu de pages, faire le tour de questions aussi complexes, cette série d'une vingtaine d'articles arrive à nous situer au coeur d'une

problématique ouverte où l'on concilie l'exigence rigoureuse de vérifier au mieux les données disponibles sans rejeter toute possibilité d'une interprétation différente. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on y trouve posées beaucoup plus de questions qu'on n'y trouve de réponses. Sachons reconnaître que c'est là l'indice d'une démarche véritablement scientifique.

Je ne prétendrai pas que cette vingtaine d'auteurs ont échappé complètement à leurs propres biais. Bien sûr, on voit pointer ici et là, une préoccupation particulière qui colore visiblement leur approche. Mais on sent bien, à la lecture de ces pages, qu'il s'agit là, plus que d'un parti pris, de l'une des véritables règles du jeu : celle de cette subjectivité qui fait partie de la nature des choses.

La marge est étroite entre notre curiosité de connaître et notre soif de certitude qui ont toutes deux leurs racines affectives et cognitives. Notre soif de connaître nous fait voir la complexité des choses, notre besoin de certitude nous oblige à des simplifications qui en déforment la nature même. Il est donc permis d'affirmer que nous avons fait un grand pas vers une meilleure appropriation de la connaissance, du moment où nous reconnaissons au départ que la certitude ne fera jamais partie de notre bagage. La perspective multi-dimensionnelle qui inspire visiblement la conception même de ce numéro de la revue, constitue une excellente protection contre la tentation du dogmatisme. N'allons tout de même pas sous-estimer, puisque c'est là une donnée fondamentale et première du sujet même de nos observations, la préséance constante de ce besoin de certitude chez l'être humain qui persiste chez chacun malgré tous les dénis de la réalité.

Les multiples données dont nous disposons sur l'enfant, la famille et la société, notre appréciation des difficultés de vivre et de s'adapter dans ce réseau d'exigences internes et externes, appellent de toute nécessité la mise sur pied d'hypothèses de travail, d'angles spécifiques d'observation, de champs d'analyse, aussi bien déterminés que possibles. Le défi consiste à y mettre un maximum de précision et de rigueur, tout en évitant le piège d'y voir une réponse définitive à une problématique dont la nature même échappe à toute possibilité de certitude. On ne sent pas dans ce cahier, la présence encombrante d'une dogmatique quelconque. Les apports de la psychanalyse, de la sociologie, de la génétique, la mise à contribution de données statistiques et d'observations cliniques effectuées dans des perspectives diverses témoignent d'un véritable respect pour la nature essentiellement complexe et infiniment riche du sujet.

Déjà la synthèse de Saucier nous situe dans une perspective globale, où les données de la psychanalyse, les observations à caractère sociologique, celles du psychologue et du clinicien, s'intègrent et entraînent le lecteur à ne plus se contenter d'explications linéaires et réductrices. Sachons apprécier aussi la clarté du langage et de la démarche intellectuelle qui démontre avec bonheur, comme le font d'ailleurs Maziade, Valla, Jeliu et quelques autres, qu'il n'est pas nécessaire de faire appel à un jargon technique, ni à des exposés confus pour aborder des problématiques difficiles.

On ne saurait trop se répéter que la diversité des perspectives est la seule qui permette une perception à peu près correcte de l'objet. Mais, le raffinement que nous sommes en train d'obtenir dans notre compréhension des problèmes de l'enfant et de son développement se situe dans un contexte où la société fait de moins en moins de place à l'enfant. Les données démographiques mises en relief par l'étude de Lapierre-Adamcyk et Péron mettent en lumière des éléments aussi fondamentaux que l'accroissement d'une liberté de choix, dans le fait d'avoir ou de ne pas avoir un enfant, comme dans celui de quitter ou de ne pas quitter un conjoint, alors que les conséquences à portée sociale considérable que ces choix entraînent n'ont été, elles, ni prévues ni librement choisies.

Ainsi, plusieurs des auteurs (Saucier, Ferland, Jeliu, Maziade, Valla, Provost et Piché) font état de la difficulté pour les parents d'assumer leur rôle, d'une angoisse de l'échec devant les difficultés de l'enfant, d'une préparation psychologique inadéquate et d'un manque de support dans l'environnement social. Tout se passe comme si la plus grande liberté de choix favorisait une plus grande ambivalence, face à ces choix. Maziade et Valla soulignent tous deux les problèmes associés à la laxité typique d'une société où l'enfant est plus que jamais le roi, mais plus que jamais l'intrus. Je me demande s'il ne serait pas possible d'envisager comme une autre hypothèse explicative à la difficulté «moderne» d'assumer les enfants, la prédominance également très moderne du droit au bonheur et du droit aux loisirs. Car c'est visiblement au nom de l'exercice d'une plus grande liberté et par la crainte de supporter des contraintes excessives, qu'on voit les couples hésiter d'assumer la responsabilité de plus de deux enfants, voire même d'un seul.

L'affaiblissement du tissu familial et social, du fait que la solidarité du groupe s'est appauvrie au profit de la recherche individuelle du bonheur, n'éclaire-t-elle pas cette problématique comme elle éclaire celle du rejet des personnes âgées? En tout cas, l'intérêt de l'approche familiale telle que préconisée par Villeneuve et par Cosqueric me paraît inclure une volonté de resituer la problématique d'un individu là où elle devrait se situer, c'est-à-dire dans un réseau relationnel.

Si l'être humain est toujours seul devant son angoisse et sa souffrance, la toile de fond demeure toujours, bien sûr, celle d'un environnement inadéquat. Dans une société déshumanisante, anonyme et aliénante, il est pénible et saisissant de constater la déshumanisation des services d'aide eux-mêmes comme en témoigne l'article de Bouchard sur l'intervention psychosociale. Si les solutions ne semblent pas à portée de la main, les avenues de réflexion et de recherche, elles, sont nombreuses.

Jacques Mackay, m.d.
Hôpital Rivière-des-Paroisses
Professeur agrégé de clinique
Département de Psychiatrie
Université de Montréal.